



# Une visite à Frédéric

## Frédéric Berthet.

La Table ronde poursuit la réédition des œuvres de ce génial écrivain mort il y a dix ans : « Felicidad » et « Paris Berry », sublimes

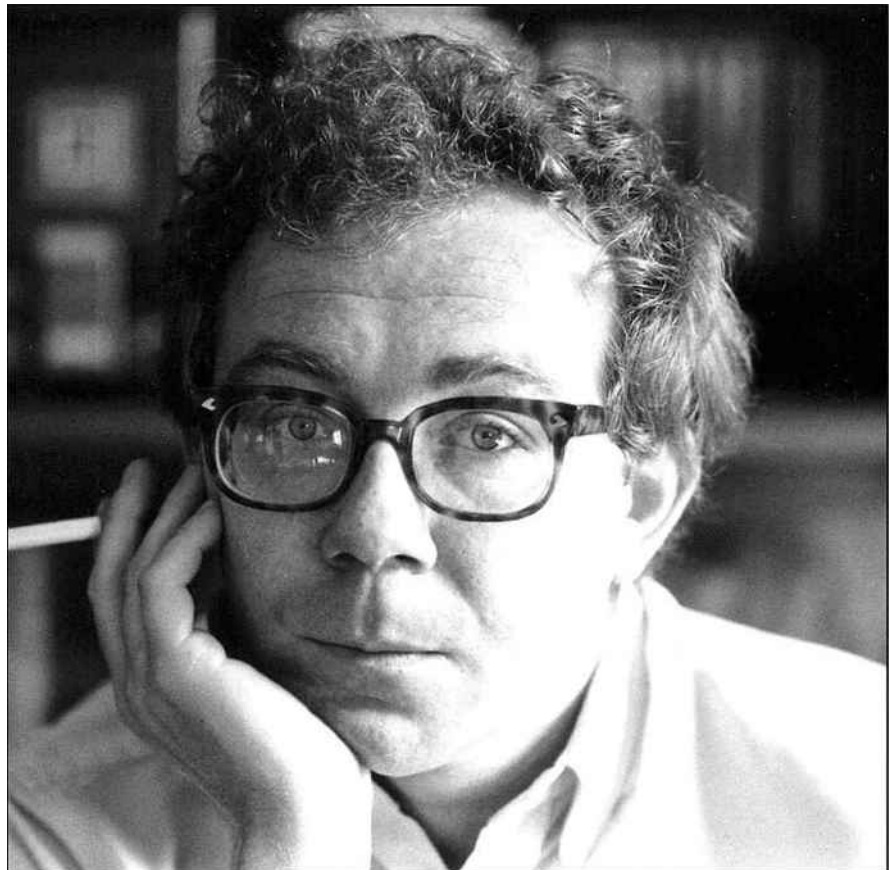
### OLIVIER MONY

Dans son prochain roman (« 22/11/63 », parution le 7 mars), Stephen King prête à son héros la capacité de remonter le temps afin d'essayer d'empêcher l'assassinat du président Kennedy. Si une telle chance devait être offerte à l'auteur de ces lignes, il serait dommage de la consacrer à de tels enfantillages.

Pour bien faire, il faudrait se téléporter au début de ce siècle qui n'en finit pas de commencer, au domicile de Frédéric Berthet (rue Tournefort, Paris 5<sup>e</sup>). Là, sans tenir compte des probables protestations de l'occupant des lieux, il faudrait vider dans l'évier toutes les bouteilles qui traînent, ouvrir les fenêtres pour vérifier si la montagne Sainte-Genève est toujours là, secouer un peu l'infortuné Berthet, l'obliger à se remettre au tennis et aux jeunes filles, à répondre aux injonctions de ses amis Déon, Echenoz ou Sollers, et lui dire que, puisqu'il est arrivé à réaliser l'exploit d'être le plus doué des écrivains de sa génération sans rien écrire ou si peu, il lui faudrait maintenant parvenir à le rester, lesté d'une œuvre véritable. Il faudrait, imaginer qu'il travaille.

### Orphelins nerveux

À la fin de cette année, cela va faire dix ans que Frédéric Berthet est mort. Dix ans où il se sera finalement encore obstiné à ne pas écrire ces livres merveilleux que son talent de pluie d'été nous promettait. D'ailleurs, il en va des œuvres, comme de certains types ; absents (ils l'ont toujours plus ou moins été), ils nous manquent. Alors, que reste-t-il ? Des orphelins nerveux, ses lecteurs, qui font des phrases pour oublier qu'ils sont tristes, et quelques livres, minces, exsangues, sublimes.



**Frédéric Berthet. Ses deux petits ouvrages « Felicidad » et « Paris-Berry » avaient été publiés en 1993 par Gallimard.** PHOTO DR

Après, voici deux ans, sa « Correspondance » et la réédition de son chef-d'œuvre « Daimler s'en va », les éditions de La Table ronde poursuivent leur travail d'exhumation de ce fascinant fantôme d'une œuvre avec « Paris-Berry » et « Felicidad », qui étaient jusqu'alors aussi épuisés que leur auteur prétendait trop souvent l'être...

Le premier, instantanés et chroniques sur la vie contrariée d'un écrivain « hors sol » (qui du fin fond du Berry, terre prétendument nourricière d'un grand roman à venir, baguenaude entre solitude et fantaisie plus ou moins noire), relève d'un genre en soi, mineur mais tout de même, le foutage de gueule littéraire où le véritable offensé est d'abord l'auteur du méfait... Le second, suite cristalline de nouvelles, qui pourrait servir d'utile illustration à un exposé de khâgne sur la

notion de grâce en littérature, permet à Berthet de faire ce qu'il sait faire de mieux : du neuf avec son sentiment d'être déjà vieux. Jugeons-en : « Tu avais l'air tellement jeune que je te donnais 16 ans, quand tu es arrivée.

– Merci, j'en ai 14. Et toi 18, comme la Grande Guerre.

– Bondissant hors des tranchées, un drapeau blanc à la main.

– Et tout nu. [...]

– Oh, ça va. Et Sixtine ?

– Sixtine... Elle disait qu'elle aimait les scorpions, les yeux bleus, Oscar Wilde, les gens qui parlaient peu et, comme voiture, les Panther-Lima. Elle n'aimait pas les endives, détestait tomber amoureuse, mais adorait les réconciliations.

– Elle te faisait marcher, quoi.

– Qui sait ?

Oui, qui sait. Frédéric Berthet. Vieux frère.

### À LIRE

Frédéric Berthet  
Felicidad



★★★★  
« Felicidad »  
et « Paris-Berry »  
de Frédéric Berthet,  
éd. La Table ronde,  
176 p. et 112 p.,  
7,10 € et 5,90 €.

## le coin du polar

### **Robin des banques**

**Roman noir** Le livre qu'il faut absolument lire pour comprendre les conséquences de la crise financière. L'enquête menée par le commissaire Charitos en déroule quelques péripéties saignantes : assassinats de banquiers, de directeurs d'agence de notation, de patrons de hedge funds, les crimes en série de ce « Robin des banques » répondent à un assassinat programmé de la Grèce par Bruxelles. Car si, au cœur d'Athènes, on décapite les banquiers, c'est bien l'Europe qui semble avoir perdu la tête. **(L. G.)**

★★★

« **Liquidations à la grecque** », de Petros Markaris, traduit du grec par Michel Volkovitch, Seuil, 328 p., 21,50 €.

### **Pépé le Moqueur**

**Roman noir.** Le deuxième tome des enquêtes de Pepe Carvalho, détective créé par Montalbán au milieu des années 1970, est un bon prétexte pour revisiter cette période où l'Espagne a basculé dans le rang des pays fréquentables. Difficile de réduire Pepe à son rôle de détective. Témoin parfois ironique de cette « transition démocratique », il n'est jamais dupe de la séduction des multinationales envers un milieu d'affaires avide lui aussi de s'émanciper. **(L. G.)**

★★★

« **La Solitude du manager, Les Oiseaux de Bangkok, La Rose d'Alexandrie** », de Manuel Vázquez Montalbán, préface de George Tyras, coll. Opus, Seuil, 884 p., 25 €.

### **À en perdre la tête**

**Suspense** Il faut être assez tordu pour organiser l'évasion d'un psychopathe enfermé dans un hôpital-prison et de lui en faire l'instrument d'une vengeance implacable. C'est pourtant le plan imaginé par cette Némésis avec son Faust aux neurones mal câblés. La cible est un commandant de la crim dont l'ex-femme et ses sombres magouilles à la DCRI ne sont peut-être pas étrangères à ces décapitations en série. On s'amuse bien mieux avec le méchant dingue qu'avec les états d'âme du gentil flic. **(L. G.)**

★

« **Le Diable d'abord** », de Frank Hériot, Le Cherche Midi, 425 p., 19 €.

# Le combat d'un homme que son corps fuit

**Guillaume de Fonclare.** Une réflexion sur la vie et la mort. Une prose tenue sans pathos

Ancien directeur de l'historial de la Grande Guerre à Péronne, dans la Somme, Guillaume de Fonclare a fait des débuts remarquables en 2010 avec un récit poignant. « Dans ma peau », couronné par plusieurs prix dont le prix France Télévisions de l'essai, racontait son terrible com-

bat quotidien contre une maladie orpheline qui le détruit lentement.

## Aux absents

On retrouve aujourd'hui sa plume et sa pudeur dans les pages ciselées et vibrantes de « Dans tes pas ». L'autoportrait d'un homme de 43 ans, épuisé après cinq minutes de marche, qui a été obligé de cesser de travailler. Un homme que son corps fuit et qui s'évertue néanmoins à donner le change. Un homme conscient du « grand vide » de sa vie et du fait qu'il se trouve peu à peu réduit à l'immobilité.

Obstiné, Guillaume de Fonclare s'impose une promenade quotidienne jusqu'au carrefour d'en haut. L'occasion de repenser au passé et aux absents. À un père mort dans un accident d'hélicoptère alors que son fils était parti dans sa première colonie de vacances à 500 kilomètres de là. Voici aussi évoqué Serge, « mâtiné de Corse et de Béarnais ». Copain à la fac de droit, celui-ci est devenu chauffeur-livreur, chef de secteur puis directeur d'agence à la Grande Compagnie. Un matin, après avoir déposé ses filles de 10 et 7 ans à l'école, il s'est

rendu à son bureau et a sauté du cinquième étage sans donner d'explication...

Son ami n'a jamais oublié leurs fous rires, leurs parties de pêche, leurs virées. Avec une prose tenue qui ne verse jamais dans le pathos, Guillaume de Fonclare s'interroge ici sur la vie et la mort. Sur ceux qui choisissent la nuit et ceux qui luttent pour s'accrocher à la lumière

**ALEXANDRE FILLON**

★★

« Dans tes pas », de Guillaume de Fonclare, éd. [Stock](#) 94 p., 12, 50 €.



**Guillaume de Fonclare.** PHOTO DR